



# PULITICA CARNETS DE BORD

## CARNETS DE BORD

### L'ALLEMAGNE, LA FRANCE ET LA PLANISPHÈRE

par Béatrice HOUCARD



**C'**est bientôt le clap de fin pour Angela Merkel, qui était devenue chancelière d'Allemagne le 22 novembre 2005, il y a quinze ans et dix mois. Elle n'est pas très loin du record de longévité détenu par Helmut Kohl (16 ans et 26 jours), sans parler des presque dix-neuf ans de Bismarck à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle...

Ce record de son «mentor» Kohl, qui l'appelait «la gamine» (Das Mädchen), elle s'en rapprochera un peu plus si, comme cela arrive en Allemagne, il faut une coalition pour constituer une majorité et où l'attente peut durer quelques semaines avant de savoir qui la remplacera : Olaf Scholz (SPD) ou Armin Laschet (CDU) ? Avec ou sans les libéraux de Christian Lindner ou les Verts d'Annalena Baerbock ? Les Allemands votent dimanche 26 septembre mais il leur faudra sans doute être patients pour connaître le nom du chancelier ou de la chancelière.

Pendant qu'Angela Merkel était reconduite à la tête de l'Allemagne en 2009, 2013 et 2018, quatre présidents français se succédaient à l'Élysée : Jacques Chirac pour la fin de son mandat, Nicolas Sarkozy, François Hollande et Emmanuel Macron. Avec un flegme qui la fait peu ressembler aux héroïnes des opéras de Wagner, pour lesquels elle fait chaque été le pèlerinage de Bayreuth, Angela Merkel a dû s'adapter au style et à la politique de chaque président.

En écoutant quelques proches des quatre, pas de doute : chacun aurait été le «préféré» d'Angela Merkel... Avec Jacques Chirac, le seul chef d'État au monde à avoir gratifié la chancelière d'un délicat baiser, les contacts ont été peu nombreux mais il fallait, en 2005, dépasser le «non» des Français au référendum sur la Constitution européenne. Ensuite, Angela Merkel n'oubliera jamais d'envoyer à l'ancien président de la bière pour son anniversaire, et prendra jusqu'à la fin de ses nouvelles auprès d'Emmanuel Macron.

Avec Nicolas Sarkozy, les relations ont d'abord été difficiles, notamment en raison du style extraverti du successeur de Chirac et des tapes dans le dos que n'appréciait guère Merkel. «Décider vite lui était insupportable. Attendre, tergiverser, perdre mon temps représente pour moi le pire», écrit Nicolas Sarkozy dans son livre *Le temps des tempêtes*. Finalement, de gré ou de force, le président toujours pressé et la chan-

celière contrainte à la lenteur par son tempérament et par les institutions allemandes ont fini par s'apprivoiser. Elle lui offrait des DVD, il lui faisait envoyer du vin rouge français. Dans les sommets européens, ils échangeaient des regards complices comme des collégiens quand, par exemple, Silvio Berlusconi avait la parole... «Je n'ai pas assisté à des moments de tension ou d'incompréhension totale. Ils savaient tous deux trouver des compromis», raconte Henri Guaino, alors conseiller spécial du président de la République.

Pour François Hollande, les avis sont partagés. Angela Merkel le prenait pour «un fumiste», selon Jean Dominique Giuliani, président de la fondation Robert-Schuman. Dans l'entourage de l'ancien président socialiste, on jure le contraire. «L'Europe est une évidence et le compromis l'est aussi. Elle n'a jamais fait preuve d'agitation ni de suffisance, elle ne cherchait pas à faire croire qu'elle décidait de tout», confie l'ancien ministre Michel Sapin. François Hollande lui-même livre cette étonnante analyse dans le livre *Un président ne devrait pas dire ça*, de Gérard Davet et Fabrice Lhomme : «Le portrait que l'on fait de moi, c'est celui de Merkel. Attendre toujours le dernier moment, ne vouloir rien compromettre, avancer par étapes...»

Avec Emmanuel Macron, le contact personnel est au beau fixe. La chancelière est bluffée par ce jeune président brillant, par la volonté que révèlent les choix de sa vie privée. Biographe de la chancelière, Marion Van Renterghem (*C'était Merkel*, éditions des Arènes) note même que, pour leur première rencontre à Berlin, Angela Merkel s'était «pomponnée» plus que d'habitude. Des témoins assurent l'avoir vue «rosir» ce jour-là. Cela dit, si on n'est pas dans du Wagner, on n'est pas non plus dans une opérette. Avec Emmanuel Macron, Angela Merkel a dû, entre autres, gérer les conséquences d'une pandémie inédite et mondiale, jusqu'à accepter en 2020 ce qu'elle avait toujours refusé auparavant : un grand plan européen de relance basé, pour première fois, sur une dette commune. Davantage dans l'intérêt de l'Allemagne que pour les beaux yeux d'Emmanuel Macron, même si celui-ci semble bien être le fameux «préféré».



Illustration ICN d'après photos DR

### UNE LONGUE LISTE D'ÉPREUVES

La pandémie de Covid-19 n'aura été que la dernière épreuve adressée aux couples franco-allemands depuis seize ans. Quand on en fait la liste, on reste sidéré : nécessité d'un nouveau Traité européen (ce sera celui de Lisbonne), crise financière de 2008, crise de la dette, affaire grecque avec menace de « Grexit », annexion de la Crimée, guerre en Ukraine, arrivée au pouvoir de Donald Trump, attentats terroristes, vague migratoire, montée en puissance de la Turquie, Brexit, Afghanistan... Pour Angela Merkel, si peu impliquée lors de la chute du mur de Berlin alors qu'elle vivait à l'Est, les événements historiques ont été légion. Elle fut, le 7 janvier 2015, la première à téléphoner à François Hollande en apprenant les attentats de *Charlie Hebdo*. Ce jour-là, confia Hollande, « sa voix est douce, presque maternelle. » Ce n'est pas pour rien, sans doute, que les Allemands l'avaient surnommée « Mutti » [Maman].

Que retiendra l'Histoire ? Sans doute que la chancelière a fait preuve de pragmatisme beaucoup plus que d'un véritable engouement européen. Forte de la puissance économique allemande mais contrainte de tenir compte de son électorat (une population vieillissante, des épargnants soucieux d'orthodoxie budgétaire), elle a d'abord, sans négliger l'Union européenne, défendu les intérêts de l'Allemagne. Sans doute pourrait-on dire la même chose des autres dirigeants. Mais, face à la vague du « dégaisme », qui ne frappe pas seulement la France, la longévité d'Angela Merkel impressionne et suscite le respect. En matière électorale, il y a peu de place pour le hasard.

### « UN NEZ EN FORME DE FINISTÈRE »

Emmanuel Macron et Angela Merkel auraient pu se demander comment relever ce nouveau défi : sous l'influence des États-Unis, l'Australie a renoncé à acheter les douze sous-marins français pour lesquels elle avait signé. Face à la Chine, États-Unis, Grande-Bretagne et Australie ont décidé de créer un « front de résistance » intitulé « Aukus ».

Pour la France, c'est un camouflet d'autant plus violent que la volte-face australienne, si elle n'a pas été une surprise totale pour les spécialistes du sujet, n'avait pas été annoncée aux

autorités françaises. Australiens et Américains auraient pu, au moins, se montrer bien élevés. Mais non.

Soudain, on se demande si la méthode de Joe Biden, pour reprendre le mot très fort utilisé par le ministre français des Affaires étrangères, Jean-Yves Le Drian, « c'est *Trump, sans les tweets* ». Un Jean-Yves Le Drian que l'on avait rarement vu aussi remonté, parlant de « *crise grave* », utilisant les mots « *mépris* », « *mensonge* », « *duplicité* », « *rupture majeure de confiance* » et gratifiant la diplomatie britannique de l'accusation d'« *opportunisme permanent* ». Dieu merci, on ne se fait plus la guerre !

La France a rappelé à Paris ses ambassadeurs à Washington et Canberra. L'idéalisation de Joe Biden, comme celle naguère de Barack Obama (qui plaidait déjà, en 2011, pour regarder « le vaste potentiel de la région Asie Pacifique »), aurait-elle empêché les dirigeants français de regarder la réalité en face ? Le centre du monde s'est déplacé et les Américains regardent ailleurs. Oui, ça fait mal quand on a « *une certaine idée de la France* », mais ce n'est pas vraiment nouveau.

Quand un enfant cherche la France sur un planisphère, il a du mal à trouver ce pays que Claude Roy décrivait (pour une chanson de Serge Reggiani) comme « *un machin qui ressemble à la tête d'un bonhomme, en forme d'hexagone avec un très grand nez [...], un nez en forme de Finistère* ». La France, c'est un tout petit pays perdu au milieu d'un petit continent qui s'appelle l'Europe.

On a longtemps triché en mettant la France au milieu pour que les enfants français ne voient qu'elle. Hélas, il va falloir regarder autrement le planisphère car, comme Valéry Giscard d'Estaing le constatait au milieu des années 1970, au grand dam des gaullistes, la France est devenue « *une puissance moyenne* » sauvée par son armement nucléaire et sa place de membre permanent au conseil de sécurité de l'ONU.

Quelle est aujourd'hui la place de la France dans le monde ? Quels moyens se donne-t-elle pour revenir au centre du jeu, si elle estime devoir y revenir ? Que voilà de beaux débats pour une campagne électorale ! Il y a justement une présidentielle dans sept mois et le sujet sera sûrement abordé. À la toute fin des émissions, quand on commence à regarder les compteurs car il va être l'heure de rendre l'antenne. ■